

PIERRE SAUREL

Un voyou en amour



BeQ

Pierre Saurel

Collection Roman d'amour

Un voyou en amour

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 482 : version 1.0

Un voyou en amour

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

I

Madeleine Lesage avait étudié le chant pendant trois longues années.

Puis, elle avait débuté à la radio.

Tout de suite, on aima sa voix, et Madeleine était promise au succès.

– Maman, dit-elle un jour, j’ai eu une proposition.

– Ah, laquelle ?

– On veut m’engager dans un club de nuit.

– Dans un club de nuit ?

– Oui, pour chanter... deux spectacles par soir.

La mère fronça les sourcils.

Elle n’aimait pas cette nouvelle tournure de la carrière de Madeleine.

Le même soir, elle en discuta avec son mari.

– Ma femme, nous sommes un peu dans une mauvaise position.

– Comment ça ?

– C’est nous qui avons mis l’idée dans la tête de Mado.

– Quelle idée ?

– Celle de devenir une artiste, un petit programme par semaine, à la radio, ce n’est pas grand-chose, maintenant qu’elle a une chance de se produire, de faire de gros salaires, nous hésitons.

– Alors, tu consentirais à...

– J’hésite, Alice, mais tu connais notre fille, si nous refusons, elle acceptera quand même. Vaut mieux lui donner la permission et la prévenir contre les dangers qu’elle peut courir, la surveiller.

Le lendemain matin, Madame Lesage parla à sa fille.

– Ma petite Madeleine, ton père et moi, nous avons discuté hier soir.

- À quel sujet ?
 - Au sujet de ton travail dans les clubs.
 - Et puis ?
 - On te paierait un gros salaire ?
 - Un très gros, car, les propriétaires de clubs sont certains, que, s'ils annoncent « Mado » en vedette, leurs clubs seront remplis.
 - Et toi, petite, ce genre de travail t'intéresse ?
- Madeleine réfléchit :
- Oui, et non, ça m'intéresse, parce que c'est payant, mais j'aime mieux la radio. Qu'est-ce que papa en pense ?
 - Mon Dieu, nous ne voulons pas t'empêcher de poursuivre ton chemin.
 - Cela veut-il dire que ?
 - Nous te donnons la permission, Mado ?
- La jeune fille sauta de joie :
- Oh maman, que je suis contente, je vais faire de beaux salaires.
 - Attends, assieds-toi, je veux te parler très

sérieusement.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Madame Lesage regarda sa fille dans les yeux :

– Madeleine, tu n'as jamais été amoureuse ?

– Amoureuse ? mais non, pourquoi ?

La mère hésita :

– Parce que tu as vingt-deux ans, et ordinairement, à cet âge-là...

– Pour dire la vérité, maman, je n'ai jamais beaucoup pensé aux hommes, c'est vers dix-huit ou dix-neuf ans qu'une jeune fille se sent, ordinairement, attirée vers eux... et à cet âge-là je passais mes journées à étudier.

– Oui, je sais, mais aujourd'hui, ce n'est plus la même chose.

Madeleine rougit un peu.

– Il est vrai... que quelque fois, je souhaite avoir un ami.

– C'est justement à ça que je veux en venir.

– Vous voulez que j’aie un ami ?

– Non, mais je veux que tu fasses bien attention à toi... là-bas, au club, tu rencontreras toutes sortes d’hommes.

– Je sais.

– Peut-être te sentiras-tu attirée vers eux, c’est ce dont nous avons le plus peur, papa et moi.

– Tu peux être tranquille, petite mère.

– Ah.

– Je ne tomberai pas amoureux du premier type qui tentera de me flirter, surtout si c’est un « courailleux » de clubs. Vous m’avez donné une bonne éducation, vous pouvez être tranquille sur ce côté-là.

La mère parut rassurée.

Le lendemain, Mado apposait sa signature au bas d’un contrat.

Elle commencerait à chanter le lundi soir.

Le samedi, tous les journaux faisaient paraître sa photo.

Le même après-midi, c’était répétition au club.

Madeleine rencontrait les musiciens pour la première fois.

Elle était belle, elle avait vingt-deux ans. Le chef d'orchestre était jeune. Vingt-sept ou vingt-huit ans, dans le plus.

– Philippe Pilon, chef d'orchestre, notre vedette, Mado.

Mado serra la main du jeune homme.

Le propriétaire du club, monsieur Bigras, alla s'asseoir à une table avant.

Même si elle n'était vêtue que d'un costume tailleur, Mado paraissait fort bien sur la scène.

L'orchestre commença la première

Madeleine chanta ses cinq chansons.

Le propriétaire approuvait en applaudissant entre chaque numéro.

– Parfait, c'est parfait.

Le chef d'orchestre se tourna vers ses musiciens :

– Vous pouvez prendre dix minutes de repos. Puis regardant Mado :

– Vous permettez que je vous invite à prendre un petit quelque chose... oh, le restaurant n'est pas fameux de l'autre côté de la rue mais on peut avoir une bonne tasse de café.

– Merci, vous êtes bien aimable.

Ils traversèrent au restaurant.

Une fois leur collation terminée, les musiciens revinrent, et là, on travailla tout le reste de l'après-midi.

Comme les clients arrivaient, Philippe décida d'arrêter la répétition.

– Et puis, mademoiselle Mado, vous ne trouvez pas qu'on vous accompagne trop mal ?

– Mais non, pas du tout, ça va très bien.

– Et ça ira mieux lundi soir.

Le samedi soir. Mado alla chez sa couturière.

Cette dernière était à lui terminer les robes longues qu'elle devait porter durant le spectacle.

Le lundi après-midi, c'était la répétition générale.

Tout le spectacle passait en revue.

On travaillait dans une salle spécialement aménagée pour cette répétition.

À huit heures, Mado téléphona chez elle.

– Maman ?

– Oui.

– C’est Mado, je ne pourrai pas aller souper à la maison.

– Ah, pourquoi ?

– On m’a passée la dernière... je viens de finir, d’ailleurs, je suis un peu nerveuse et je n’ai pas faim.

– À quelle heure ton premier spectacle ?

– Neuf heures trente.

– Bon, je t’apporterai ta valise, maintenant, il faut absolument que tu manges.

– Oui, j’irai de l’autre côté de la rue.

– Bon, je serai au club, dans une demi-heure, avec ton père.

Mado raccrocha :

– Pauvre maman, elle semble nerveuse.

Elle mit son manteau, sortit du club par une porte de côté, et traversa au restaurant, en face.

Il n'y avait qu'une seule place de libre au comptoir.

Mado prit place aux côtés d'un jeune homme qui vouait d'arriver.

– Monsieur ? demanda la serveuse... ou plutôt, mademoiselle.

– Oh, seulement du café et des toasts, fit-elle.

– Moi aussi, la même chose, répliqua l'homme.

Les ordres arrivèrent ensemble. Mado mangea lentement, en silence.

– Autre chose ?

– Non, répondit Mado.

– Pas pour moi, fit l'homme.

Elle apporta une facture.

L'homme mit son paletot et prit la facture :

– Hein ?

Il leva la main :

- Mademoiselle ?
- Oui.
- Vous n’avez pas fait erreur ?
- Comment ça ?
- Cinquante sous pour une tasse de café et des toasts, je trouve ça un peu cher.

La waitresse parut surprise :

- Ah, vous n’êtes pas ensemble ?

Le jeune homme se tourna vers Mado :

- Nous ? mais pas du tout.
- Excusez-moi, fit la waitresse, vous faisiez un beau couple, l’un près de l’autre, j’ai cru...

Mado se mit à rire :

- Il n’y a pas d’offense, mademoiselle.

La waitresse alla préparer deux factures.

- Je m’excuse, mademoiselle, je ne veux pas paraître avare.

- Mais non, pas du tout, je comprends très bien.

Il aida Mado à passer son manteau :

– Vous permettez ?

– Vous êtes bien aimable.

Ils sortirent ensemble du restaurant.

– Le café n'est pas fameux ici. Vous venez manger souvent à ce restaurant ?

– Non, et je suis tout à fait de votre avis, le café n'est pas fameux.

– Je ne reviendrai certes pas... à moins que je sois certain de vous y rencontrer. Pour vous revoir, j'en boirais plusieurs tasses.

Mado se mit à rire :

– Est-ce une invitation pour aller ailleurs ?

– Si vous le permettez.

– Certes pas ce soir, je suis occupée, et puis je ne vous connais pas, monsieur...

Il s'inclina :

– Excusez-moi, vous avez raison, je me présente : Bertrand Lavigne... vous êtes mademoiselle ?

– Mado Lesage.

Il répéta lentement :

– Mado Lesage.

Il tourna les yeux vers la porte du club :

– Pas Mado Lesage, la chanteuse ?

– Parfaitement... alors, vous comprenez pourquoi je ne suis pas libre.

Il lui tendit la main :

– Je saurai où vous retrouver, mademoiselle Lesage, et soyez certaine que je ne manquerai pas d'aller applaudir à vos succès.

– Ça me fera plaisir de vous voir. Ils se serrèrent la main et Bertrand s'éloigna. Mado le regarda aller et les paroles de la waitresse lui revinrent à la mémoire :

– Vous faites un beau couple, tous les deux.

Elle soupira :

– C'est vrai qu'il est gentil...

Puis brusquement :

– Allons, Mado, ta mère t'a avertie... tu n'es pas pour perdre la tête devant le premier venu.

II

Mado était à croquer dans ses toilettes.

De belles robes longues, décolletées, qui la faisaient à son avantage.

Selon monsieur Lesage, jamais elle n'avait chanté comme ce soir-là.

Après sa dernière et cinquième chanson, le public la rappela tant et tant, que Mado se vit obligée de répéter sa chanson.

Monsieur et Madame Lesage pleuraient de bonheur.

Mado alla passer une robe de ville et s'en fut asseoir à la table de ses parents.

Puis, un peu plus tard, ce fut le deuxième spectacle.

Un spectacle semblable en tous points au premier, et un autre succès équivalent.

C'est avec son père et sa mère que Mado retourna chez elle.

– Alors, ma petite, tu es heureuse ? demanda le père.

– Oui. Jamais je n'aurais escompté tant de succès.

– Maintenant, surveille ceux que tu rencontreras, n'est-ce pas ?

Mado sourit :

– Maman m'a déjà prévenue.

– Tant mieux, tant mieux... et surtout, ne cours pas à toutes les tables où l'on t'invitera, et ne te mets pas à boire.

– N'ayez crainte, papa, vous continuerez toujours d'être fier de moi.

– Je l'espère bien.

*

Le club était encore rempli à craquer. Le tour

de chant de Mado approchait :

– Mademoiselle Mado ?

– Oui.

Un garçon parut :

– Un monsieur m’a remis cette carte, pour vous.

Mado la prit.

Elle lut :

« Vous vous souvenez de moi ? Vous avez failli me faire dépenser vingt-cinq sous. Oh ce n’est pas de votre faute, c’est parce qu’on faisait un trop beau couple... je suis à la deuxième table, à gauche de la rangée du milieu. Si vous ne m’en voulez pas trop, venez me rejoindre après votre numéro. Nous ferons plus ample connaissance.

Bertrand Lavigne. »

Le cœur de Mado se mit à battre follement dans sa poitrine.

– Il est là, il est venu...

Une voix résonna dans la porte :

– Mademoiselle Mado, c'est votre tour, dans deux minutes.

– Bien.

La jeune fille jeta un dernier coup d'œil dans le miroir. Elle sortit de sa loge.

Quelques secondes plus tard, le maître de cérémonies annonçait :

– Celle que vous attendez avec impatience, l'unique Mado !

Une salve d'applaudissements l'accueillit. Aussitôt, les yeux de la jeune fille se dirigèrent vers la rangée du milieu.

À la deuxième table, à gauche, il était là, la regardant en souriant.

Mado chanta à merveille, et les applaudissements retentirent.

Bertrand Lavigne était l'un de ceux qui applaudissaient le plus.

Mado chanta ses cinq chansons, puis se retira

dans sa loge. En la voyant disparaître, Bertrand parut inquiet.

– Elle ne vient pas, elle doit sans doute me trouver effronté.

Mais au bout d'une quinzaine de minutes, Mado parut. Elle se dirigea immédiatement vers la table de Bertrand.

– Bonsoir.

– Bonsoir, Mado, j'avais peur que vous refusiez mon invitation.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas.

Il la fit asseoir.

– Vous prenez quelque chose ? demanda Bertrand.

– Non, absolument rien, je vous remercie.

Ils se regardèrent, sans dire un mot.

Puis, tous les deux ensemble se mirent à rire :

– Vous devez me trouver effronté, fit Bertrand.

– Et vous, vous devez vous dire : « Quelle sorte de jeune fille est-ce ? elle accepte l’invitation du premier venu. »

– Mais non... je ne suis pas le premier venu, nous nous connaissons.

– Pas beaucoup.

– Vous oubliez que la waitresse nous a presque présenté l’un à l’autre.

– C’est vrai, dit-elle en riant.

Ils causèrent de choses et d’autres.

– Mado... vous permettez que je vous appelle Mado ?

– Certainement, si vous m’appeliez Marie ou Jacqueline, je ne comprendrais pas.

– Mado, puis-je me permettre d’aller vous reconduire, chez vous ?

Elle hésita un peu.

– Malheureusement, je n’ai pas de voiture.

– Je reste à cinq minutes de marche.

– Alors ?

– Attendez après le deuxième spectacle, je vous donnerai ma réponse.

Mado dut quitter son ami pour aller s’habiller.

Comme elle venait tout juste de passer sa robe, on frappa à la porte de sa loge.

– Oui, entrez !

Philippe Pilon parut.

– Mademoiselle Mado, vous... vous êtes satisfaite de l’accompagnement ?

– Mais si...

Philippe était rouge, c’était un jeune homme timide.

– Je voulais vous demander... heu... enfin, après le spectacle, j’aimerais pouvoir vous reconduire chez-vous.

– Je regrette, monsieur Pilon, mais je suis occupée... quelqu’un va me reconduire.

– Oh, ah, excusez-moi.

Il sortit tout de suite.

– Pauvre lui... il est bien aimable, tout de

même.

Après le deuxième spectacle, Bertrand attendit patiemment la réponse de Mado.

La jeune fille parut toute vêtue.

– Allons, Bertrand, je vous attends.

Il se leva précipitamment :

– Venez, Mado.

Ils sortirent du club.

Lentement, la main dans la main, ils se dirigèrent vers la demeure de la jeune fille.

– Mado, puis-je vous demander, votre numéro de téléphone ?

– Vous pouvez toujours me voir, au club.

– C'est que, je n'irai pas toujours, vous comprenez,... les dépenses.

Elle sourit.

– Je comprends, Bertrand, mon père s'appelle Hector, et vous verrez où je demeure, donnez-vous un peu de trouble et cherchez dans le livre de téléphone.

– Ce sera un plaisir.

Ils continuèrent leur route en silence.

Mado se disait :

– Il va peut-être essayer de m’embrasser, mais je refuserai, une poignée de main... c’est tout.

Ils arrivèrent à la porte. Bertrand hésitait :

– Je vous téléphonerai, demain, vos parents ne diront rien ?

– Non.

Il tendit la main :

– Bonsoir, Mado, j’espère vous revoir...

– Bonsoir, Bertrand.

Elle entra chez elle et se coucha un peu en diable :

– Est-il bête... moi qui me préparais, et il n’a même pas cherché à m’embrasser.

III

– Maman ?

– Oui.

– Il est possible que je reçoive un téléphone.

– Ah... un monsieur ?

Mado baissa les yeux :

– Oui.

– Tu ne l’as pas rencontré au club ? demanda brusquement la mère.

– Non, non, je le connaissais avant, il s’appelle Bertrand Lavigne, il est venu hier soir, et m’a reconduite jusqu’ici,

– Il est gentil ?

– Très gentil.

– Qu’est-ce qu’il fait ?

Mado demanda :

– Comment, qu’est-ce qu’il fait ?

– Je veux dire, pour vivre

– Heu... il travaille, mais il n’est pas très riche.

Elle s’esquiva rapidement, voulant éviter les autres questions de sa mère.

À onze heures, la sonnerie du téléphone résonna. Ce fut Madame Lavigne qui répondit :

– Allô ?

– Mademoiselle Mado est-elle là ?

– Un instant, monsieur.

La mère cria :

– Mado, c’est pour toi, ce doit être le type qui travaille pour vivre.

La mère s’éloigna en riant :

– Allô ?

– Mado, vous me reconnaissez ?

– Oui, monsieur Bertrand.

– Je me suis permis de vous appeler... peut-être pourriez-vous accepter de dîner en ma compagnie ?

– Je ne sais pas.

– J’irai vous prendre à votre demeure dans une vingtaine de minutes.

– Eh bien... oui, c’est entendu.

Mado alla annoncer à sa mère qu’elle irait dîner au dehors.

– J’aimerais bien le connaître ton monsieur... Bertrand.

– Je vous le présenterai... mais pas aujourd’hui.

– Pourquoi ?

– Comme je vous l’ai dit, il travaille, et je suis certaine qu’il se sentirait impoli de partir tout de suite.

– Vous pourriez manger ici.

– Je lui transmettrai votre invitation, une autre fois, maman.

Mado mit l’une de ses plus jolies robes et à onze heures et demie, on sonnait à la porte.

– Laissez, maman je vais ouvrir moi-même.

Elle partit au bras de Bertrand.

Madame Lesage les regarda aller dans la fenêtre.

– Ils forment un beau couple, espérons qu'elle ne s'est pas amourachée de quelques traîneux de boîtes de nuit.

Mado aurait accepté l'invitation de sa mère.

Mais elle voulait être seule avec Bertrand, pour lui poser quelques questions.

Ils allèrent s'attabler dans le petit restaurant, où ils s'étaient rencontrés la première fois.

– La nourriture n'est peut-être pas des plus fameuses, mais ça nous rappelle des souvenirs.

Pendant qu'ils mangeaient, Mado demanda :

– Parlez-moi un peu de vous, Bertrand.

– Vous voulez savoir ce que je fais dans la vie ?

– Oui... Êtes-vous riche ? pauvre ? que faites-vous pour vivre ?

– Essayez de deviner, on ne sait jamais, je suis peut-être un gangster.

– Non, vous n’avez pas une figure de bandit, attendez un peu... tiens, pour moi, vous devez être journaliste, c’est pour ça que vous avez du temps libre... le midi, et que vous ne pouvez pas toujours venir au club.

Il baissa les yeux :

– J’aimerais bien être journaliste, pour vous faire plaisir.

– Ce n’est pas ça ?

– Non... je ne suis tout simplement qu’un petit employé dans une librairie, je gagne trente-cinq dollars par semaine, ce n’est pas beaucoup, juste assez pour vivre, mais il est possible que j’aie une augmentation de deux ou trois dollars, avant longtemps.

Mado vit bien qu’il paraissait peiné.

– Ne vous en faites pas, Bertrand, je suis certaine que vous irez loin, vous devez être le meilleur vendeur dans votre domaine.

Il sourit :

– Vous êtes bien bonne de m’encourager, mais je suis mal à l’aise avec vous.

– Comment ça ?

– Vous gagnez un plus gros salaire que moi, j’en suis sûr, je me sens inférieur.

– Ne vous en faites pas pour ça.

Il regarda sa montre :

– Oh, je vais être en retard, je n’ai qu’une heure pour dîner, je dois être à la librairie dans cinq minutes.

Il se leva :

– J’aurais dû regarder l’heure plus tôt... je ne pourrai pas vous reconduire.

– Ne vous en faites pas. D’ailleurs j’ai quelques emplettes à faire, je vais en profiter.

Ils sortirent ensemble.

– Nous nous reverrons, Bertrand ?

– Je l’espère, certainement. Ce soir, si vous le permettez, je vous attendrai au club.

Mado parut contente :

– Vous allez venir ?

– C’est-à-dire que... je vous attendrai à la

sortie.

– C’est parfait, Bertrand, je ne tarderai pas, sitôt après le deuxième spectacle.

Ils se séparèrent.

Mado entra immédiatement chez elle et cette fois, elle put dire à sa mère que son ami était employé chez un libraire.

– Voyez-vous, maman, en jouant sur les mots, on peut dire que c’est un homme de lettres.

La mère se mit à rire :

– C’est un peu forcé, je suppose que tu lui as transmis mon invitation ?

– Oh, j’ai oublié, je la lui transmettrai ce soir.

– Ce soir ?

– Oui, il doit m’attendre à la sortie du club.

– À la sortie ?

– Oui, voyez-vous, c’est un type qui n’aime pas à fréquenter les clubs.

Mado savait que cette phrase ferait plaisir à sa mère.

Elle ne s'était pas trompée.

*

Bertrand l'attendait juste à la porte.

– Je n'ai pas mis trop de temps ?

– Non, pas du tout.

Lentement, ils prirent le chemin de la demeure de Mado.

– Nous dînerons ensemble, demain ?

– Oui... mais chez-moi.

– Chez-vous ?

– Oui, ma mère brûle du désir de vous connaître.

– J'accepte, je suis certain que ce me sera agréable.

Ils étaient arrivés.

– À demain, Bertrand.

Le jeune homme lui prit la main.

– À demain, Mado.

Il l’attira vers lui, et ils échangèrent un court baiser.

Mado s’était bien promis de ne pas se laisser embrasser.

Mais, elle n’en fit rien.

– Bertrand...

– Mado, bonsoir...

Il s’éloigna.

Ce soir-là, Mado mit bien du temps à s’endormir.

– Il m’a embrassée, et je n’ai pas résisté.. oh, je l’aime, oui, je suis certaine, je l’aime.

Le lendemain, ce fut le dîner chez les Lesage.

La mère Mado n’eut que des félicitations à offrir à sa fille :

– Voilà un type sérieux, je te félicite, tu sais choisir tes amis, Madeleine.

À compter de ce jour, Mado et Bertrand se virent tous les soirs, et souvent, le midi, ils

allaient manger ensemble.

Au club, on avait engagé Mado pour trois mois.

Elle remportait un tel succès, qu'on ne voulait pas la laisser aller.

Le dimanche, il n'y avait pas de spectacle, et elle en profitait pour sortir avec Bertrand.

Un midi, Bertrand rencontra Mado.

Le jeune homme avait trois gros livres sous le bras :

– Tiens, Mado... je ne croyais pas te voir.

– Je passais, je me suis dit, je vais aller le saluer.

– C'est gentil de ta part, ma chérie... je m'en allais justement à ma chambre, porter ces livres.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Un secret.

– Tu veux me cacher quelque chose ?

– Accompagne-moi à ma chambre, je vais te raconter en chemin.

Mado accepta.

– J’ai décidé de prendre des cours.

– Des cours ?

– Oui, par correspondance, après deux ans et demie, je deviendrai un comptable expert.

– Tu penses réussir ?

– Je suis fort en chiffres, je n’ai pas le moyen de me payer des cours, mais par correspondance, c’est moins cher.

– Deux ans et demie, c’est long.

– Je sais, mais je vais tellement étudier que je suis certain de pouvoir couper ça de moitié. Je me trouverai une bonne position, et nous pourrons songer à l’avenir.

– Tu es courageux, Bertrand, et dire que c’est pour moi que tu fais ça, je t’adore.

– Mado, je t’aime, dans deux ans, nous nous marierons, et nous pourrons vivre aisément, je n’aurai plus de petit salaire.

Mado aborda une question que Bertrand n’aimait pas.

– Pourquoi attendre si longtemps ?

– Mais.

– Je pourrais t’aider dans tes études, je continuerais de chanter... et...

– Non, Mado, nous en avons déjà parlé, je ne veux pas. Ce n’est pas à la femme de faire vivre son mari.

– Mais, Bertrand.

– Inutile d’insister, je n’accepterai jamais, tu ferais un plus gros salaire que moi, oh, non.

Et à compter de ce jour, ce fut un changement dans la vie de Mado et de Bertrand.

Le jeune homme ne voyait presque plus celle qu’il considérait comme sa fiancée.

Une seule fois par semaine, il allait prendre Mado à la porte du club, pour la reconduire chez elle.

– Mais tu vas te fatiguer à mort, Bertrand.

– Non, je me suis fait une cédule, je la suis... dans un an et quelques mois, je serai comptable.

Le dimanche, Mado se rendait chez Bertrand.

Elle l'aidait à préparer ses examens.

Elle transcrivait à la machine, les devoirs qu'il devait envoyer par la poste.

Deux mois passèrent.

Mado avait renouvelé son contrat et son succès ne faiblissait pas.

Souvent, dans l'après-midi, elle recevait un appel de ce genre :

– Mado, c'est moi, tu ne m'en voudras pas, je sais que c'est supposé être notre soir de sortie, mais je suis un peu en retard.

Et comme ces appels se renouvelaient, la jeune fille commençait à s'ennuyer.

Un dimanche après-midi, Bertrand lui dit :

– Écoute, Mado, depuis quelque temps, tu sembles t'intéresser un peu moins à mon travail.

– Mais non, chéri.

– Si... je m'en suis aperçu et je te comprends, le temps est long pour toi... tu ne sors jamais, tu passes tes dimanches ici, ce n'est pas une vie.

Mado n'osait pas le lui avouer, mais c'était

vrai.

De temps à autre, elle aurait aimé faire comme les autres jeunes filles, s’amuser, danser, sortir.

– Je veux que tu prennes courage, Mado, ça achève, j’ai reçu une lettre de félicitations.

Ils disent que je travaille fort bien.

– Mais non, je ne suis pas découragée, je vais continuer de t’aider.

Le mercredi soir, cependant, elle appela Bertrand.

– Chéri, je n’irai pas dimanche, tu ne peux pas prendre congé ?

– Non, pourquoi ?

– Les musiciens organisent une partie de sucre, il faut absolument que j’y aille.

– Mais vas-y, ça te fera du bien.

Et pour une des rares fois, depuis quelques mois, Mado passa le dimanche en compagnie d’autres hommes.

Philippe Pilon, sans se décourager, essayait de faire la cour à Mado.

Il essayait refus sur refus, mais revenait constamment à la charge.

Ce dimanche-là, la jeune fille dansa avec lui, s'amusa comme lorsqu'elle était petite.

– On dirait que j'étais morte... et que je revis.

L'ambition de Bertrand allait-elle lui faire perdre son précieux amour ?

IV

– Philippe ?

– Oui, Mado ?

– Vous connaissez cet homme, qui est toujours assis à la première table, il vient tous les soirs depuis une semaine.

– Non, je ne le connais pas.

– C’est un bel homme, et il vous regarde.

– J’ai remarqué, il a des yeux... comme rarement je n’en ai vu.

L’homme dont Mado parlait était un client assidu depuis une semaine.

Il souriait constamment à Mado, et la jeune fille se sentait petit à petit, attirée vers lui.

– Vous venez manger avec nous, après le spectacle ? demanda Philippe.

– Avec plaisir.

Et ce soir-là, le client inconnu était là, encore, à la première table.

Pendant que Mado chantait, il la fixait de ses yeux étrangement noirs, des yeux qui semblaient vouloir hypnotiser.

Une fois son tour de chant fini, Mado descendait dans la salle pour se diriger vers la porte arrière, donnant sur les loges.

Elle passait tout près de la table de l'inconnu.

Tous les soirs, il la regardait étrangement.

Mais ce soir-là, Mado allait passer, il se leva :

– Mademoiselle Mado ?

Elle se retourna :

– Monsieur !

– Permettez-moi de vous offrir mes félicitations. Vraiment, vous avez une voix magnifique et je ne me lasse pas de l'entendre.

– Merci, monsieur.

– Vous ne voulez pas vous asseoir, quelques minutes seulement.

Ordinairement, Mado refusait.

Ce n'était pas la première fois qu'un client l'invitait.

Mais cette fois, c'était différent.

Cet homme semblait l'attirer à lui.

– Il faut que j'aie changé de robe, les spectacles sont finis ce soir.

– Je vous attends ici, avec impatience.

Mado passa dans sa loge, se changea et vint s'asseoir à la table de l'inconnu :

– Avant d'aller plus loin, je vais me présenter.
Hector Berthier.

– Madeleine Lesage, fit-elle en tendant la main.

– Vous prenez quelque chose ?

– Jamais.

– Oh, alors, puis-je vous offrir d'aller vous conduire à votre demeure ?

Ma voiture est à la porte.

– Je regrette, mais je dois sortir avec les

musiciens.

– Oubliez les musiciens, pour ce soir.

Il la regarda dans les yeux :

– Je vous demande la faveur de vous accompagner, une fois, une seule fois.

Que devait-elle faire ?

– Je ne sais que répondre, je voudrais refuser, mais on dirait que j’en suis incapable.

Il la prit par le bras :

– Venez.

Elle se laissa entraîner sans protester.

Hector ouvrit la portière et la fit asseoir :

Une magnifique voiture attendait devant la porte.

– Vos parents vous attendent-ils ? devez-vous entrer à une certaine heure ?

– Heu, non ?

– Alors, que diriez-vous si nous allions dans un chic restaurant, manger quelque chose ? nous pourrions danser.

Il y avait si longtemps que Mado ne s'était pas payé ce plaisir-là.

Elle accepta avec entrain.

Sa pensée était loin de Bertrand, et aussi de Philippe.

La voiture partit, traversa la ville, et s'arrêta à un beau restaurant, sur le boulevard Décarie.

Ils mangèrent avec appétit, et Hector l'invita à danser.

C'était un danseur magnifique, comme rarement elle en avait rencontré.

Il l'emmena sur la terrasse.

– Mado... depuis quelques soirs, je vais au club... vous applaudir... surtout vous voir... je ne vous connaissais pas et pourtant, je voulais vous parler... sortir en votre compagnie... J'avais peur que vous me refusiez...

– J'aurais dû... je ne vous connais pratiquement pas, monsieur...

– Vous avez accepté, parce que vous avez ressenti vous aussi, les mêmes sentiments que

moi... Ça arrive une seule fois dans la vie...

Il lui passa un bras autour de son épaule.

– Hector !

– Mado... vous êtes la femme que je cherchais... que j’attendais...

Un peu brutalement, il la serra contre lui et l’embrassa dans le cou.

– N’est-ce pas la vérité, Mado... ? vous vous sentez attirée vers moi... tout comme je suis attiré à vous... n’est-ce pas ?...

– Je ne sais plus que penser... je me sens... toute bouleversée.

Ils revinrent au restaurant et continuèrent à danser.

Il passait quatre heures du matin lorsqu’il reconduisit Mado chez elle.

Le temps avait passé tellement vite que Mado ne s’en était même pas aperçu.

– Bonsoir Mado...

Il la prit dans ses bras et l’embrassa.

Mado avait bien l'intention de se dégager.

Mais jamais un homme ne l'avait embrassée comme Hector le faisait.

Au lieu de s'éloigner, elle passa ses bras autour de son cou :

– Oh... Hector... Hector... allez-vous en... je suis folle... partez...

Il l'embrassa à nouveau, et s'éloigna.

Mado entra toute bouleversée.

– Je ne sais ce qui se produit... je suis folle... j'aurais voulu rester là... dans ses bras... et pourtant... Je le connais si peu.. pas du tout, même.

Le lendemain soir, en entrant au club, elle aperçut Hector.

Il était assis à la même table, à l'avant.

Quand il vit entrer Mado, il alla directement à elle.

– Chérie, je vous attends après le spectacle... entendu ?...

Elle s'éloigna sans répondre.

Comme elle finissait de se préparer, Philippe Pilon parut dans la porte de sa loge.

– Mado... nous vous avons cherchée partout, hier soir, vous n'êtes pas venue avec nous ?...

– Non... j'étais fatiguée... je suis entrée à bonne heure...

– Alors, on se reprend ce soir ?...

– Je regrette... j'ai un rendez-vous, ce soir...

Et à compter de ce jour, Mado et Hector se virent tous les soirs.

Mado semblait follement éprise.

Souvent, Bertrand téléphonait à Mado, lui demandait de ses nouvelles.

La jeune fille se montrait gentille, mais pas plus.

– J'aimerais te voir, Mado... le dimanche, tu ne viens plus.

– Je sors avec mes parents... c'est l'été... je ne dois pas toujours rester enfermée.

– Tu as sans doute raison.

Petit à petit, elle oubliait Bertrand pour ne plus penser qu'à Hector.

Hector qu'elle ne connaissait pas, mais qui savait si bien l'attirer à lui.

V

– Hector ?...

– Oui, ma chérie.

– Il est temps que je te présente à mes parents...

– Oh, moi, les parents...

Il haussa les épaules :

– Je n’aime pas beaucoup toutes ces histoires de famille... mais puisqu’il le faut...

– Tu vas venir souper, dimanche soir...

– Bon, c’est entendu...

– Rends-toi pour cinq heures...

Le dimanche, vers la fin de l’après-midi, Mado était très nerveuse.

Elle se promenait dans toutes les pièces, touchait à un bibelot, déplaçait des fleurs.

– Il faut qu’il soit impressionné...

À cinq heures et quart, elle commençait à être inquiète.

– Je lui ai pourtant dit cinq heures...

Cinq heures et demie, et pas d’Hector...

– Qu’est-ce qu’il fait ?...

Monsieur Lesage commençait à être de mauvaise humeur.

– Quand un type sait vivre...

– Mettons-nous à table, proposa madame Lesage...

– Pourtant, il devrait arriver... à moins qu’il n’ait eu un accident... ce doit être ça...

– Il nous aurait prévenus, par téléphone.

Mado avait la larme à l’œil.

Elle s’assit tout près de la chaise laissée libre par l’absent.

Comme ils allaient commencer à manger, on sonna à la porte :

– C’est lui... je suis certaine...

Elle alla ouvrir.

C'était bien Hector.

La figure ruisselante de sueur, le chapeau sur le coin de la tête, il n'était pas à son normal.

– Allô, la belle enfant... j'espère que le bonhomme et la bonne femme sont pas trop fâchés si j'arrive quelques minutes, hic, en retard... ?

Mado devint pâle comme une morte.

– Mais, il est ivre...

Hector entra et sans même prendre la peine d'enlever son manteau :

– J'espère que vous êtes bonne cuisinière la mère... parce que j'ai faim... hic !

Monsieur Lesage était rouge de colère...

– Si vous voulez enlever votre paletot, monsieur...

– Merci... vous êtes bien aimable...

Il se tourna vers Mado.

– Viens t'asseoir à mes côtés, bébé, pendant

que ton père va remplir mon auge.

Il éclata de rire.

Monsieur Lesage les servit sans dire un mot.

Puis, il se leva :

– Vous allez m’excuser, j’ai un rendez-vous important.

Il sortit.

Mado resta seule avec Hector.

Son père et sa mère l’avaient délaissée.

Hector mangea en faisant des farces, puis une fois le repas terminée :

– Donne-moi mon paletot, chère amour... habille-toi, on sort...

Mado alla chercher son paletot, et l’aida à l’endosser.

Puis, elle le poussa vers la porte :

– Ne me dis pas que tu sors en robe ?...

– Non, je ne sors pas... je reste ici... et je ne veux plus vous voir, jamais...

– Fâche-toi pas, bébé... c’est parce que j’ai

pris quelques verres que tu t'en fais... allons.
C'est rien ça... j'aurais pu ne pas venir du tout.

– Allez-vous en... partez... je ne veux plus vous voir... jamais...

Elle le poussa dehors et referma la porte.

Vivement, elle monta à sa chambre, se jeta sur son lit et se mit à pleurer.

– Oh Bertrand... Bertrand... j'ai été folle... c'est réellement toi que j'aime... et je t'ai délaissé pour ce voyou...

Les jours qui suivirent, Mado fut plus silencieuse que jamais.

Le soir, après le deuxième spectacle, elle revenait chez elle.

Hector n'était pas retourné au club.

Patiemment, Philippe continuait ses avances, mais Mado ne l'écoutait même pas.

– Mado... Bertrand au téléphone...

– Bertrand ?...

– Oui.

– Dites que je ne suis pas ici... je ne veux pas lui parler...

– Mais...

– Je ne veux pas lui parler, répéta Mado.

La mère fit le message.

Mado se sentait honteuse.

Retourner à Bertrand après ce que j'ai fait... non, c'est impossible...

Quinze jours s'écoulèrent.

Malgré elle, tous les soirs, Mado regardait en direction de la première table.

Mais, Hector ne reparaisait pas.

Elle en était maintenant à se demander si elle ne l'avait pas jugé trop sévèrement.

– Après tout... ça peut arriver à quelqu'un... une fois, dans la vie, de prendre un verre de trop.

Elle regrettait ce qu'elle avait fait.

– Maintenant, il ne reviendra plus... jamais...

Alors, un après-midi, sans rien dire à ses parents, elle sortit.

Elle se dirigea vers l'endroit où demeurait Hector.

Elle sonna à la porte.

– J'espère qu'il y a quelqu'un...

Un gros homme vint ouvrir :

– Mademoiselle ?

– Monsieur Hector Berthier est-il là ?...

– Oui... entrez... il est très malade...

– Malade ?...

– Oui, au lit... il a une pneumonie.. c'est moi qui suis obligé de prendre soin de lui...

Mado se précipita dans la chambre.

Hector était étendu sur le lit, plus pâle qu'un mort.

– Hector !

– Mado ! Je savais que tu viendrais... je le savais... approche...

Elle vint contre le lit et lui prit la main.

– Le soir que je suis allé chez-vous... j'ai pris froid... j'ai agi en fou... me pardonneras-tu ?...

– Repose-toi... ne parle pas...

Elle s’informa auprès du gros homme :

– Que faut-il faire pour le soigner ?...

L’homme donna les renseignements.

Mado vint tous les jours prendre soin de son malade.

Hector reprenait ses forces peu à peu.

Un après midi, elle le trouva debout...

– Toi... debout...

– Oui, le docteur est venu, ce matin, il veut que je me lève, un petit peu aujourd’hui et demain, je ne dois pas sortir avant trois jours.

Il prit Mado dans ses bras :

– Tu as été bonne pour moi...

– Je t’aime...

– Je n’oublierai pas ce que tu as fait... je savais que tu ne pouvais pas m’abandonner... un amour comme le nôtre... ça ne s’oublie pas...

Trois jours plus tard, Hector sortait.

Il alla directement au club pour applaudir

Mado.

La jeune fille était redevenue gaie, comme avant.

Elle se sentait revivre.

Tous les soirs, il allait la chercher après le second spectacle.

– Je m'étais trompée... j'avais jugé trop vite...

Mado était certaine d'avoir enfin trouvé le bonheur.

*

Ce samedi-là, Hector et Mado sortir précipitamment du club.

– Vite, Hector, il faut se dépêcher, autrement, nous allons être en retard.

– En retard ?

– Mais oui... tu sais, la semaine dernière, je t'ai dit que nous allions chez mon amie Reine...

Il fit un geste de dégoût.

– Ces petites fêtes de famille ne m’intéressent pas...

– Mais, Hector...

– Tu vas venir avec moi... je vais te montrer ce qu’est la vraie vie...

Elle tenta de protester.

Il la saisit brutalement par le bras.

– Viens, que je te dis. Taxi !

Bientôt, la voiture s’arrêta devant une grosse maison d’Outremont.

Un homme, un genre de gardien, se trouvait devant la porte.

– Salut, Jack !

– Bonsoir, monsieur Hector.

Il leur ouvrit la porte.

Mado était craintive, se demandant où Hector l’emmenait.

Ils entrèrent dans la maison, et descendirent un escalier menant à la cave.

Mado sursauta.

Là, on jouait aux dés, on jouait aux cartes à l'argent, et on vendait de la boisson.

Des femmes de vie, la cigarette aux lèvres, embrassaient leurs amies à pleine bouche.

Ça puait la fumée et l'alcool.

– Hector... je veux m'en aller...

– Tais-toi...

Le type qui se tenait à la table aux dés, s'écria :

– De la visite rare... Hector...

– Salut les boys...

– Ça fait longtemps qu'on t'a vu.

– J'étais malade...

Il se dirigea vers la table.

Il mit la main dans sa poche :

– Ce soir, ça va jouer gros jeu, lanca-t-il.
« The sky's the limit. »

Ils commencèrent à jouer à l'argent.

Mado n'osait pas regarder autour d'elle.

Elle fixait les dés qu'on lançait sur le tapis

vert,

– Hector... tu perds...

– Et puis, après ?...

Il continuait de sortir de l'argent.

Tout à coup, il se tourna vers Mado.

– Tu as reçu ta paye ?...

– Heu... oui.

– Passe-moi un dix, je vais me rattraper...
envoie...

Pour ne pas faire de scandale, Mado lui passa
l'argent.

– Tiens...

Hector continuait de jouer gros jeu.

– Tu joues trop fort, Hector...

– Tais-toi... c'est moi qui joue... tu
comprends...

– C'est mon argent... et...

– Laisse faire les sermons..

– C'est pour ton bien que...

– Ta gueule !

Il se retourna violemment et la frappa en pleine figure.

Mado ramassa vivement son manteau et s'enfuit en pleurant.

– Le salaud... il m'a frappée... après tout ce que j'ai fait pour lui... je voudrais le haïr... le haïr à mort... mais je ne puis... je l'aime... je l'aime...

VI

Mado était redevenue triste, mélancolique...

Il lui avait fallu se rendre à la triste évidence.

Hector Berthier n'était qu'un bon à rien... un voyou... un joueur...

Pourtant, elle ne pouvait l'oublier.

À plusieurs reprises, elle s'était retenue pour ne pas courir chez lui et se jeter dans ses bras.

Ce soir-là, Philippe Pilon qui ne désespérait pas de gagner l'amour de Mado, s'en vint la trouver dans sa loge.

– Mado ?

– Oui, Philippe ?...

– Monsieur Bigras vous a-t-il appris la nouvelle ?...

– La nouvelle ?... quelle nouvelle ?...

– Il ferme son club...

- Ah !
 - Oui, il ferme pour deux mois... il veut faire certaines réparations...
 - Mon contrat finit à la fin du mois...
 - Je sais... ça fait plus d'un an que vous chantez ici...
 - Oui.
 - Les musiciens sont habitués à vous... ils connaissent vos chansons... et tous vous adorent. J'ai quelque chose à vous proposer...
 - Ah...
 - Nous partons pour le Nord... pour deux mois... nous allons jouer dans un grand hôtel... si vous voulez nous accompagner...
- Mado ne savait que répondre.
- Le salaire ne sera pas aussi fort... vous aurez soixante-quinze dollars par semaine, toutes dépenses payées...
 - Philippe, je regrette...
 - Vous ne pouvez accepter...

– Non...

– Si c’est vos parents... j’irai les voir... je les déciderai...

– Il ne s’agit pas de mes parents...

Il serra les lèvres :

– Je comprends... il s’agit encore d’Hector...

Elle baissa les yeux :

– Mais, Mado, réfléchissez, cet homme ne vous a fait que du mal... vous le voyez tous les jours au club... c’est pour ça que vous ne pouvez l’oublier... il revient sachant bien que tôt ou tard, vous vous jetterez de nouveau dans ses bras...

– Je l’aime, Philippe !

– Et moi, je suis certain que si vous pouviez vous éloigner, vous l’oublieriez facilement. Promettez-moi d’essayer, Mado...

– Je vous donnerai une réponse, plus tard...

Mado en discuta avec sa mère.

– Eh bien, vas-y...

– Je n’oublierai jamais...

– Si ! Tu verras... tu retourneras vers Bertrand... le seul type que tu as vraiment aimé...

Elle haussa les épaules.

– Bertrand... je n’y pense même plus...

– Tu dis ça... lui, en tout cas, ne t’a pas oubliée... il est venu, hier soir...

– Hein ?...

– Oui, pour prendre de tes nouvelles... il ne veut pas te déranger au club.

Mado bégaya :

– Tu lui as dit la vérité, au sujet d’Hector...

– Je ne lui ai rien dit...

– Comment interprète-t-il mon silence ?...

– Oh, il t’excuse. Il sait que tu ne peux passer tes journées à t’ennuyer... mais il dit que ça achève... que bientôt, il passera ses examens...

Mado l’interrompit assez violemment :

– Ne me parle plus de lui, veux-tu, maman... ?

Le même soir, elle mit beaucoup de temps à s’endormir :

– Oublier... oublier tout... Hector... Bertrand.

Et dès le lendemain, elle annonçait sa réponse à Philippe.

– Je partirai avec vous... pour deux mois, Philippe...

*

Madame Lesage alla ouvrir :

– Bertrand !

Le jeune homme avait l'air triomphant :

– Je l'ai, madame Lesage... je l'ai...

– Quoi ?...

– Je suis diplômé... je suis comptable... oh, j'espère que Mado va être contente... Mado !

– Oui, j'ai hâte de lui annoncer la nouvelle. Vous ne pouvez croire tous les sacrifices que j'ai faits... pour elle... pour pouvoir la rendre heureuse, un jour... Plusieurs fois, je suis venu près de laisser mon travail... Je voulais la revoir...

lui parler... mais j'ai accepté le sacrifice... où est-elle ?...

– Elle n'est pas ici...

– Ah...

– Non, elle travaille dans le Nord... depuis quinze jours... avec le même orchestre...

– Dans un hôtel ?...

– Oui...

– Dites-moi vite le nom de cet hôtel... je veux aller la retrouver... j'irai en fin de semaine.

– Je vais vous le donner, Bertrand...

Madame Lesage lui donna le nom de l'hôtel.

Le samedi suivant, Bertrand prit l'autobus en direction des Laurentides.

Il arriva à l'hôtel vers la fin de l'après-midi.

Tout de suite, il s'informa au comptoir.

– Mademoiselle Mado est elle ici ?...

– Je vais l'appeler...

Mais elle n'était pas à l'hôtel.

Un musicien s'approcha :

- C’est vous qui désirez voir Mado ?...
 - Oui... je suis un de ses amis...
 - Elle est partie avec Philippe... le chef d’orchestre... ils sont allés faire une marche... de ce côté-là...
 - Merci...
- Bertrand sortit de l’hôtel, précipitamment.

*

- Mado et Philippe, se tenant par la main, marchaient lentement le long du chemin...
- Philippe, je veux vous remercier, fit la jeune fille...
 - Me remercier, pourquoi ?...
- Ils allèrent s’asseoir sur un vieux banc de pierre.
- Pour ce que vous avez fait pour moi...
 - Mais je n’ai rien fait...
 - Si... vous m’avez emmenée avec vous dans

le Nord...

– Voulez-vous dire, Mado, que ?...

– Je pense souvent à Hector... mais pas de la même manière... et je trouve que j'ai été folle de m'amouracher d'un type comme lui...

La figure du jeune chef d'orchestre s'éclaira :

– C'est vrai ?...

– Oui, Philippe... grâce à vous... j'ai vu clair...

– Je suis tellement heureux...

– C'est vrai ?...

– Oui...

Il bredouillait :

– Mado... ça fait plus d'un an que je vous connais... je vous ai souvent invitée... j'aurais aimé sortir avec vous...

– Philippe...

– Oh, je sais que c'est inutile...

– Ne dites pas ça...

– Vous ne m'aimez pas... si vraiment je vous avais plu, un peu... vous auriez accepté mes

invitations...

Elle lui prit la main :

– Philippe... je ne vous demande qu'une chose...

– Quoi ?...

– Je vous demande d'attendre... encore... quelque temps... la cicatrice que j'ai au cœur va guérir, complètement... ensuite...

Il haussa les épaules :

– Je n'ai pas grand espoir...

– Vous m'avez rendu un grand service... je ne l'oublierai pas...

Philippe resta quelques secondes sans parler, puis, il passa son bras autour des épaules de Mado.

– J'ai toujours voulu une chose, Mado...

– Laquelle.

– Eh bien... c'est... enfin...

– Je comprends, dit-elle.

Elle se tourna vers lui, passa une main autour

de son cou, et l'embrassa, tendrement.

– Mado !...

La jeune fille sursauta.

Elle se dégagea vivement.

– Bertrand ! cria-t-elle...

Le jeune homme regarda longuement le jeune couple.

– Oui... j'aurais dû me douter...

– Bertrand... je...

– Non, Mado... ne t'excuse pas... c'est moi qui suis la cause de tout... j'aurais dû t'épouser il y a un an... je t'ai laissée aller... j'étais trop ambitieux, on a bien raison de le dire, l'ambition tue son maître...

Il soupira :

– J'aurais dû me contenter du peu que j'avais... et te garder à moi...

Il se retourna vivement et disparut au tournant de la route.

– Bertrand...

Mado voulut s'élancer.

– Qui est-ce ? fit Philippe en la retenant...

Elle ne répondit pas, mais tomba dans ses bras en pleurant :

– Oh... Philippe... Philippe... je serai toujours malheureuse... toute ma vie...

– C'est lui ?...

– Qui ?...

– Votre premier amour... celui qui étudiait pour vous rendre heureuse ?...

– Oui...

– Celui-là, Mado... je crois que vous ne l'avez jamais oublié, n'est-ce pas ?...

Elle ne répondit pas.

– Je veux entrer à l'hôtel...

– Très bien... je vais vous y conduire, Mado...

Et lentement, ils reprirent le chemin de l'hôtel.

Le même soir, Mado attira Philippe à l'écart.

– Je m'en vais, dit-elle.

– Quoi ?...

- Je ne veux plus chanter...
 - Mado !
 - Engagez-en une autre... je retourne chez-moi... ce soir même...
 - Vous ne pouvez faire ça...
 - Si, je prends le train de minuit.
- Et le même soir, Philippe dut se décider à la laisser partir pour Montréal.
- Il appela alors un de ses musiciens :
- Édouard ?
 - Oui.
 - Peux-tu prendre la direction de l'orchestre, pour demain... ?
 - Demain ?...
 - Oui, il faut trouver une remplaçante à Mado...
 - Et vous aussi, je suppose ; vous désirez aller à Montréal ?
 - Je prendrai le train demain matin... mais je ne suis pas certain de revenir à temps pour jouer

demain soir.

– Bon, vous pouvez partir sans inquiétude, je m’occuperai des musiciens...

– Merci, Édouard...

À sept heures, ce matin-là, sans aucun bagage, Philippe reprenait le train pour Montréal.

– Quand on aime quelqu’un, on veut son bonheur... je vais prouver à Mado que je l’aime vraiment.

VII

Bertrand était arrivé chez lui, en colère.

– Tout ça parce que j’ai voulu devenir quelqu’un... j’ai voulu la rendre heureuse... elle ne m’a pas compris...

Il était complètement désespéré.

– Dire que j’étais si heureux d’aller lui apprendre la bonne nouvelle.

Il se mit au lit de bonne heure mais ne parvint pas à s’endormir.

Il passait une heure du matin lorsqu’il ferma enfin l’œil.

Le lendemain, dimanche, il alla à la messe à bonne heure, et revint chez lui, dans l’idée de s’y enfermer toute la journée...

– Je suis habitué de vivre enfermé dans ma chambre... je vais continuer.

Mais quelqu'un l'attendait devant la porte.

– Monsieur Bertrand Lavigne ?...

– C'est moi...

– Vous me reconnaissez ?...

Bertrand n'avait pas bien examiné le type qui l'attendait.

– Ça, par exemple... vous !

Il ferma les poings.

Philippe lui mit une main sur l'épaule.

– Tout doux, mon ami, ce n'est pas avec des arguments... frappants, qu'on règle une question.

– Que me voulez vous ?...

– Vous parler.

– Je n'ai rien à vous dire.

– Moi, j'en ai... je veux vous parler de Mado...

– Laissez-moi tranquille...

Bertrand ouvrit la porte, et Philippe le suivit :

– Allez-vous attendre que je vous mette dehors ?...

– Je ne sortirai pas... il s’agit du bonheur de Mado...

– Rendez-la heureuse, et fichez-moi la paix...

Bertrand monta l’escalier :

– Elle vous aime !

– Allons donc !

– Puisque je vous dis que c’est vous qu’elle aime...

Bertrand se retourna :

– Qu’est-ce qui vous fait dire ça ?...

– Elle-même me l’a dit...

– C’est pour ça que je vous ai surpris, en train de vous embrasser ?

– Voulez-vous me laisser vous parler, oui ou non... ?

Bertrand ouvrit la porte de sa chambre :

– Entrez !

Philippe poussa un soupir de soulagement et entra.

– Asseyez-vous...

– Merci...

– Et maintenant, parlez, et faites vite...

Philippe reprit son calme, et alluma une cigarette.

– Monsieur Lavigne, croyez-vous vraiment que je sois parti du Nord pour venir vous dire : « Mado m’aime et elle va do... et elle va vous épouser. »

Bertrand ne répondit pas.

– Mais je suis parti du Nord pour vous dire : « J’aime Mado... et elle va vous épouser. »

Bertrand sursauta :

– Si j’y comprends quelque chose...

– Vous allez tout comprendre...

Et Philippe lui conta l’aventure que Mado avait eue avec Hector.

– Et je n’ai rien su de tout ça...

– Non.

– C’est moi qui l’ai poussée jusque-là... c’est ma faute...

– Un peu... peut-être... elle se sentait tellement seule...

– Mais si elle m'aime réellement, pourquoi n'est-elle pas revenue à moi après son escapade avec cet Hector ?...

– Pourquoi ?... Tout simplement parce qu'elle a eu honte de ce qu'elle avait fait... elle n'osait pas venir se jeter dans vos bras...

– Elle a préféré les vôtres...

– Non.

Et Philippe lui avoua franchement :

– Je suis amoureux de Mado depuis plus d'un an...

– Au moins, vous le dites.

– Je ne sais pourquoi, Mado ne m'aime pas...

– Ah...

– C'est moi qui l'ai emmenée chanter dans le Nord... pour qu'elle oublie cet Hector...

– Et puis ?...

– Hier... elle m'a remercié... Hector, elle n'y

pense plus... et alors, j'ai tenté ma chance... je lui ai presque demandé de m'épouser...

– Elle a accepté ?...

– Elle a refusé... poliment... et c'est alors que je lui ai demandé de m'embrasser, pour sceller une amitié qui durera toujours...

Bertrand se leva :

– Et c'est à ce moment que je suis arrivé... tout comme au cinéma...

– Oui... tout comme. Voilà l'exacte vérité.

Bertrand se promena de long en large, puis soudain s'arrêta devant Philippe :

– C'est elle qui vous a envoyé ?

– Jamais de la vie...

– Ah ! Elle est restée là-bas ?...

– Non... hier soir... elle a pris le train... elle est de retour chez-elle... elle ne sait même pas que je suis venu vous trouver...

– Pourquoi est-elle revenue ?...

– Mais, sapré fou, parce qu'elle vous adore,

comprenez donc... elle vous aime et a le cœur brisé de chagrin...

Philippe se leva brusquement :

– Et puis, moi, j’en ai assez... c’est déjà un assez gros sacrifice pour moi de venir tout vous dire ça... de jeter dans vos bras la femme que j’aime...

Il se dirigea vers la porte.

– Une seule question, monsieur Pilon...

– Quoi ?

Bertrand ferma les poings :

– Savez-vous où demeure ce salaud d’Hector Berthier ?...

– Si je le savais, je ne vous le dirais pas, car moi-même, j’irais lui faire son affaire.

Il ouvrit la porte.

Comme il allait descendre l’escalier, Bertrand le rappela :

– Pilon ?...

– Oui ?...

Bertrand le rejoignit :

– Voulez-vous me serrer la main... ? vous êtes un gentleman...

Philippe lui tendit la main et les deux hommes se regardèrent longuement dans les yeux.

– J’ai idée, fit Philippe, que nous deviendrons d’excellents amis...

– Je le souhaite...

– Au revoir... Bertrand...

– Au revoir... à bientôt... Philippe.

*

Mado était arrivée chez elle, toute en larmes.

Sa mère avait eu beau la questionner, la jeune fille n’avait pas voulu parler.

Elle s’enferma dans sa chambre et refusa même de manger.

– C’est fini... jamais je ne serai heureuse... Hector... Bertrand... Philippe... j’ai tout perdu

Philippe, elle ne l'avait jamais aimé, mais peut-être qu'à la longue...

Hector, elle le haïssait, c'était lui la cause de tous ses malheurs.

Bertrand, elle lui en voulait de l'avoir délaissée.

– S'il avait voulu... nous nous serions mariés... il aurait étudié...

Pourtant, ça aurait été si simple de l'appeler au téléphone.

– Je pourrais lui expliquer... il comprendrait...

Mais Mado était trop orgueilleuse.

C'était à lui à faire, les premiers pas.

– En fin de compte... c'est sa faute...

On frappa à la porte de sa chambre :

– Mado... viens manger... viens.

Elle se leva :

– Je vais y aller, maman. C'était un point de gagné.

Mais la jeune fille ne voulut rien avouer à sa

mère.

– Que s’est-il passé, là-bas ?...

– Rien... je suis fatiguée... à bout de nerfs...

– C’est encore cet Hector ?...

– Non, maman... il ne s’agit pas de lui... non. je ne l’ai pas revu... et... je le déteste...

Madame Lesage décida de ne plus questionner sa fille.

– Tiens, je vais t’apprendre une nouvelle qui va te faire plaisir...

– Ah, laquelle ?...

– Tu n’as pas vu Bertrand, n’est-ce pas ?...

– Heu... non...

– Le pauvre garçon... il doit te chercher partout...

– Pourquoi ?...

– Il a reçu son diplôme... il est comptable... il était fou de joie...

– Vous lui avez dit où je me trouvais ?...

– Oui... il devait aller te rejoindre... tu... tu ne

veux pas lui téléphoner ?...

Elle cria presque :

– Non...

– Pourquoi ?...

– Je n’ai jamais couru après les garçons et je ne suis pas pour commencer... et puis, laissez-moi donc tranquille.

Elle retourna s’enfermer dans sa chambre.

*

Bertrand était resté songeur depuis le départ de Philippe.

– Alors... ce serait vrai... elle m’aimerait toujours ?...

Il s’approcha du téléphone :

– Je vais l’appeler, elle doit être chez elle...

Mais, il se ravisa.

– Non... c’est à elle à m’appeler... en fin de compte, Philippe m’a tout expliqué... mais à ses

yeux je suis supposé ne rien savoir... elle doit me donner une explication...

Et durant toute la journée, il resta assis, dans sa chambre, non loin du téléphone.

Il espérait l'entendre sonner.

Mais l'appareil demeura silencieux durant toute la soirée.

Le lendemain matin, Bertrand se rendit à son ouvrage.

Il n'avait pas encore cherché une position comme comptable.

Il passa l'avant-midi à travailler dans la petite librairie.

Lorsqu'arriva l'heure du repas, sans s'en rendre compte, il se dirigea vers le petit restaurant où, pour la première fois, il avait rencontré Mado.

– Ça va me rappeler des souvenirs...

*

Madame Lesage se retourna, surprise.

– Comment, tu es déjà debout ?...

– Oui...

– Mais, il n'est que neuf heures et demie... je croyais que tu allais dormir tout l'avant-midi.

– Non, j'ai beaucoup à faire... répondit Mado en préparant son déjeuner...

– Quoi donc ?...

– Il faut que j'aille au poste de radio...

– Tiens, pourquoi ?...

– Pour qu'on m'engage... je veux travailler... je ne veux être à la charge de personne...

Madame Lesage sourit :

– Tiens, je pensais que...

– Quoi ?

– Que tu ne voulais plus chanter...

Mado ne répondit pas et mangea en vitesse.

Puis elle s'habilla et sortit.

– Vas-tu revenir pour dîner ? lança sa mère.

– Je ne sais pas...

Une demi-heure plus tard, elle arriva au poste.

Là, une déception l’attendait.

Mado n’avait pas fait de radio depuis près d’un an.

De nouvelles vedettes avaient poussé.

Elle vit plusieurs réalisateurs :

– Vous vous rappelez de moi... Mado... je chantais ici, il y a un an et demi... et j’étais la plus populaire...

– Oui... je me souviens... en effet..

– J’ai chanté dans les clubs, pendant plus d’un an... et maintenant, je veux refaire de la radio...

– Oui, je vois, donnez-moi votre nom, votre adresse, je vous appellerai pour une audition.

Mado rougit :

– Une audition ?...

– Parfaitement... Tenez, tout ça, ce sont des chanteuses... elles veulent toutes faire de la radio... comme vous... nous vous passerons à tour

de rôle...

Mado sortit en faisant claquer la porte.

– Mademoiselle, vous ne m’avez pas laisser votre nom...

Mado ne répondit pas.

Cinq minutes plus tard, elle voyait un chef d’orchestre avec qui elle avait chanté à la radio.

Le chef lui fit un bel accueil.

– Je veux travailler, dit-elle...

– Voyez les réalisateurs... moi, maintenant, j’ai ma... chanteuse régulière... et plusieurs autres me demandent de l’ouvrage...

– Je vous remercie quand même.

Mado était découragée.

– T’aurais dû rester là-bas... avec Philippe.

Lentement, elle revint vers chez elle, à pied...

Soudain, elle leva les yeux :

– Le club... c’est là que j’ai eu mes plus beaux succès... personne ne veut de moi, maintenant. On oublie vite...

En face, le petit restaurant.

Ce restaurant qui lui rappelait tant de souvenirs...

Mado hésita quelques secondes, puis :

– Oui... je vais aller prendre une tasse de café...

Elle entra.

Comme c'était l'heure du dîner, il n'y avait pas grand-place.

Juste une seule de libre, entre un monsieur et une grosse femme.

Mado alla s'asseoir.

Elle se tourna vers l'homme, à ses côtés.

– Bertrand...

L'homme leva les yeux :

– Mado... toi...

Ils se regardèrent sans rien dire.

– Tu... tu manges souvent ici ?...

– Non... toi ?...

– Pas très... je suis venu pour me rappeler des

souvenirs...

Mado soupira :

– Moi aussi...

Ils restèrent encore un long moment sans parler :

– À quand le mariage ? demanda brusquement Bertrand.

– Quel mariage ?

– Avec Philippe Pilon...

– Il n’y a pas de mariage en vue pour moi... et toi ?....

– Oui... moi, je crois que je me marierai bientôt...

Mado pâlit :

– Comment ça ?

– Avant de commencer à étudier, j’avais promis à une femme de l’épouser, une fois mes cours finis...

– Et ils sont finis ?...

– Oui... Je me demande si la femme veut

toujours de moi...

Les yeux de Mado s'emplirent de larmes.

– La femme n'est pas digne de toi, Bertrand...

– Si...

– Non, tu ne sais pas...

– Je sais tout... Tu veux parler d'Hector ?... je sais tout...

– Qui t'a appris ?...

– Ça, c'est le secret des dieux... Mado, pouvez-vous m'aider ?...

– Vous aider, monsieur, à quoi ?...

– À décider la femme que j'aime à m'épouser ?...

Mado sourit :

– Vous voulez que je fasse la demande pour vous ?...

– Oui... et vous me donnerez sa réponse...

Mado resta quelques secondes silencieuse :

– Elle répond oui... si vous voulez toujours d'elle... ?

Il lui serra tendrement la main.

La serveuse s'approcha :

– Autre chose, mademoiselle ?...

– Non, merci.,.

– Et vous, monsieur ?...

Bertrand fit un geste :

– Non, c'est tout pour moi...

La jeune serveuse prit son livre de factures.

Bertrand et Mado se regardèrent :

– Si je me souviens, fit la serveuse, c'est deux factures, n'est-ce pas ?...

Bertrand prit la main de la jeune fille :

– Non, mademoiselle... vous faites erreur... une seule facture... ce sera une seule facture pour toujours, désormais...

Cet ouvrage est le 482^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.